

Vous pouvez vous faire une idée de ce peut faire perdre la sueur visible, celle qui perle sur notre front après une course rapide ou d'efforts répétés, surtout pendant l'été. Ce n'est plus une pinte par vingt quatre heures. Aussi l'ouvrier qui dépense beaucoup d'efforts a-t-il besoin d'une nourriture abondante, surtout en aliments solides.

Vous êtes maintenant convaincus de l'importance des fonctions de la peau.

*La Laiterie.*—Dans la plupart des exploitations rurales, la laiterie est encore loin de donner tout le produit dont elle est susceptible, et cela, faute des connaissances nécessaires pour la bien conduire. Le peu de bénéfices qu'elle procure empêche même d'augmenter le nombre des vaches ; le cultivateur qui n'élève pas d'autres animaux est ainsi privé d'un surcroît de fumier qui serait si utile pour obtenir de plus abondantes récoltes.

En effet, si la laiterie rapportait plus que le lait, le beurre et le fromage nécessaire dans l'exploitation ; si la vente des produits qu'elle donne pouvait se faire au loin dans les villes, et par ce moyen fournir de l'argent net, le cultivateur ne craindrait plus de faire des avances pour augmenter son bétail, pour le mieux nourrir surtout ; il ne tarderait pas à se convaincre de ce que les bons cultivateurs savent déjà, que dans tous les animaux, dans les vaches surtout, les produits sont en raison du surcroît bien réglé de nourriture que l'animal reçoit en santé, et qu'après la ration suffisante pour entretenir la vie, une dose additionnelle de nourriture accroît notablement la quantité de lait, de graisse, de poids, et qu'on trouve du profit à la donner. C'est une vérité dont les cultivateurs ne sont pas assez persuadés, et qui explique pourquoi celui qui nourrit peu ses bestiaux n'en retire point de profit, tandis que celui qui les nourrit bien en tire un bénéfice souvent considérable. La culture des fourrages de toute espèce prendrait de l'extension, et bientôt le vilain friche diminuerait sensiblement sous les récoltes de plante sarclées et de prairies artificielles : qui sait même si l'établissement d'une porcherie considérable, qui s'aillie si bien avec celui d'une laiterie, ne viendrait pas augmenter et les bénéfices de la ferme et la masse des fumiers ? tant il est vrai qu'il est rare qu'en agriculture, comme dans beaucoup d'autres

industries, une première amélioration n'en amène pas plusieurs autres à sa suite !

L'INSTRUCTION DES JEUNES FILLES DANS LES CAMPAGNES.—Nous pensons que l'enseignement agricole, sous une forme moins sérieuse et plus pratique, devrait se rencontrer dans les écoles des campagnes, afin que leur éducation fût plus en harmonie avec les besoins de notre époque, et que les cultivateurs pussent ainsi trouver des compagnes utiles et capables de les aider dans leur travail de chaque jour. Les femmes ne seront plus alors des poupées à érinolines et à ressorts, dont la seule occupation consiste à s'habiller et à se déshabiller, et qui passent ainsi leur vie dans les plus sottes frivolités, ce qui donne bien rarement le bonheur et détruit le plus souvent la famille, cette magnifique et séduisante création de Dieu pour laquelle nos anciens avaient tant de respect.

Une femme de ménage est un bien précieux que l'on recherche toujours, car une femme de ménage enrichit ou appauvrit une maison ; nous pourrions à ce sujet citer de nombreux exemples ; pourquoi donc les pères de famille ne prendraient-ils pas toutes les précautions pour donner à leurs filles une éducation plus sérieuse et plus solide, et leur assurer ainsi un avenir de bonheur que l'on trouve bien mieux dans la vie douce et paisible des champs que dans le tourbillon des plaisirs de la ville, qui usent l'âme et le corps et ne laissent le plus souvent après eux que d'amères déceptions !—A. DE LAVALLETTE.

Si j'étais cultivateur (fermier ou propriétaire de terres) et que j'eusse une famille, voici comment je m'y prendrais pour préparer mes enfants à exercer la même profession que moi, et pour les mettre à même de faire mieux que leur père.

Et d'abord, mes enfants, filles et garçons, seraient, dès l'âge de 6 ou 7 ans, placés à l'école du village ; ils y resteraient jusqu'à l'âge de 13 à 14 ans. Je ferais en sorte durant ces premières études, de les y envoyer régulièrement, car l'habitude qu'ont la plupart des enfants des campagnes de ne fréquenter les classes que pendant les mois d'hiver, nuit considérablement à leurs progrès : ils oublient en été ce qu'ils ont appris en hiver.

Dès qu'ils sauraient lire je tiendrais à ce qu'ils eussent entre les mains un ouvrage d'agriculture, qui serait lu à son tour et dont une explication simple et à leur portée serait donnée par l'instituteur. Je prierais aussi ce dernier de leur faire quelques dictées relatives à la science agricole, dont il trouverait le texte dans les publications périodiques ou dans les livres composant sa bibliothèque personnelle ou celle de la paroisse.

Je lui exprimerais aussi le désir de voir les connaissances en calcul appliquées à la comptabilité agricole : les problèmes à résoudre auraient trait au prix de revient, d'achat, de vente des denrées ; des bénéfices que peut donner telle ou telle récolte, en tenant, bien entendu, compte du prix du fermage, des frais de culture, des sommes représentant la valeur des engrais, des semences, etc., etc.

Si l'instituteur donnait un enseignement agricole pratique, je serais heureux de voir mes enfants y prendre part, et je ne regretterais pas les quelques heures qu'ils emploieraient à travailler sous les yeux de leur maître.

Quand mes filles reviendraient de l'école, elles seraient habituées par leur mère au travail intérieur de la maison ; elles s'occuperaient avec elle du ménage, de la laiterie, de la basse-cour ; elles entretiendraient une grande propreté dans les différentes parties de la maison.

J'obligerais les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars ; je les habituerais à réunir les balayures, les débris de végétaux épars, et à les transporter dans le lieu destiné aux composts.

Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de sa culture entière dès que leurs forces le permettraient, et aussi des soins à donner aux bestiaux.

Je les conduirais dans les champs quand je m'y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S'ils ne pouvaient prendre part à mes travaux ils seraient attentifs à mes opérations, quo, du reste, je leur expliquerais.

Si, dès qu'ils auraient atteint l'âge de 14 ou 15 ans, je pouvais me passer des bras de mes fils, je solliciterais leur admission dans une ferme école, d'où ils sortiraient, après trois années d'é-